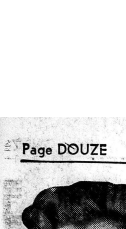

FRANÇOISE GIROUD : Claude Dauphin va se mesurer avec Henry Fonda et Tyrone Power

(conteur, décorateur, dragon, conducteur de char, acteur bilingue, fils de fabuliste et frère de Jean Nohain)

CLAUDE DAUPHIN fait cette semaine sa rentrée à Paris dans « Mister Roberts ».

Personne — pas même lui — ne sait exactement pourquoi il est revenu d'Amérique où, fêté, sollicité, il a obtenu à Broadway un très grand succès personnel en interprétant en anglais une pièce qui poursuit sa carrière et qu'il aurait pu jouer pendant trois ans.

Mais Claude n'est pas tout à fait comme les autres. Il est acteur aussi, il n'est pas acteur d'abord.

Vingt ans de théâtre n'ont pas réussi à atrophier l'homme au bénéfice du comédien. C'est ce qui fait à la fois son charme et sa faiblesse.

Ce métier, qu'il a choisi, il semble qu'il y cherche moins les satisfactions d'amour-propre que la faculté d'être tous les soirs, pendant trois heures, quelqu'un d'autre.

Il n'a rien à se reprocher, au contraire, mais il ne s'aime pas. Enfin, pas follement. Et puis sa fantaisie naturelle, son goût du changement s'accommodent mal de vivre tous les jours depuis quarante-sept ans avec le même compagnon, un certain Claude Dauphin.

Alors, restituant au mot jouer » qui signifie littéralement « se divertir » son véritable sens, il s'évade, il se glisse hors de lui-même, il emprunte le visage, l'âme, les soucis, les tics, les joies du personage que lui confient les auteurs, il est sans effort l'un de ces merveilleux comédiens presque gênants en scène à force de naturel parce qu'on a l'impression de les surprendre en écoutant aux portes ou en regardant par le trou de la serrure.

Mais ces comédiens-là, à force d'emprunter de multiples existences, finissent généralement par ne plus exister. Hors de scène, ils sonnent creux, ils sont sans épaisseur, sans densité.

Lui, il dépouille ses personnages pour réintégrer celui à trois dimensions que lui fabrique l'auteur de ses jours : la fabuliste Franc-Nohain.

Franc-Nohain qu'étant enfant, il rencontra au cours d'un voyage en Italie un petit garçon très élégant qui secouait la tête à intervalles réguliers. Il eut tout de suite envie de ressembler à ce petit garçon et, sans à secouer la tête, lui aussi. Sa mère eut quelque peine à lui faire comprendre que son modèle avait tout simplement la danse de Saint-Guy.

S'il n'a pas de sympathie pour lui, il est le seul. C'est un chic gars, Claude, avec sa tête d'ami d'enfance où l'œil bleu n'est jamais d'accord avec la bouche : triste quand la bouche sourit, gai quand la bouche se plaint, comme si Claude Dauphin se moquait toujours un peu de Claude Dauphin, comme s'il avait toujours peur de se livrer complètement.

Il pense au temps léger de sa jeunesse

Il est, en somme, comédien par pudeur.

Sa vie est une lutte constante contre trois diablotins. Le premier vide ses poches, quels que soient les cachets qu'il touche. Le second remplit son cœur d'un amour dont l'objet varia souvent mais l'ardeur jamais. Le troisième le lignon avec ces sentiments que l'on nomme patriotisme, sens de l'honneur, désintéressement, sacrifice.

Tiraillé entre les films, les femmes et les guerres, il pense quelquefois avec mélancolie au temps léger de sa jeunesse.

A 17 ans il avait tous les dons, y compris celui de faire rire. Son père, brillant, célèbre, était rédacteur en chef de *L'Echo de Paris*.

Maurice Legrand, dit Franc-Nohain, avait épousé la ravissante fille d'un richissime confiseur de Béziers, Léopold Dauphin, lequel avait abandonné sans doute, lassé par la confiserie pour devenir premier violon aux Bouffes-Parisiens, où il jouait les opérettes d'Offenbach.

Revenu à de meilleurs sentiments et à la confiserie, Léopold Dauphin entretenait, poètes et les compositeurs fameliques, invitait Verlaine à déjeuner, Mallarmé à dîner, écrivait des fables et recueillait pour son petit-fils la plus belle collection d'autographes.

Claude débuta dans la littérature où il aurait pu — où il peut encore — faire carrière, en écrivant sous le nom de Richard Dauphin des contes pour l'*Echo de Paris*. Les auteurs que publiait ce journal étaient signés André Maurois, Roland Dorgelès...

Mais, outre l'esprit et le talent, Franc-Nohain avait transmis à ses fils la fibre patriotique. La famille a toujours eu la tête près du drapeau. Jaboune s'était engagé en 1914. Claude était chargé de faire son service dans les dragons, « ce qui m'a, dit-il, abîmé les fesses pour le restant de mes jours ».

C'est en qualité de dragon qu'il fut de service à l'enterrement d'Anatole France. Le récit de la cérémonie constitue l'un de ses meilleurs sketches comiques.

Il eut, pendant son service, l'occasion de constater qu'il n'avait pas l'âme d'un chef. Il fut un jour obligé, absolument obligé, de donner deux jours de salle de police à un homme. D'adjudant en lieutenant, de lieutenant en capitaine, les deux jours devinrent deux semaines.

Alors, bourrelé de remords, Claude allait tous les soirs voir sa « victime » pour lui apporter du jambon et du chocolat.

En 1940, pendant la retraite, le conducteur de son char Somua grognait :

— Je suis fatigué, mon lieutenant, j'ai mal aux yeux...

— Bon, disait Claude. Dors...

Et lui qui ne savait pas conduire le char prenait tout de même des longues et souffrait mille transes pendant que l'autre ronflait.

— Je ne suis pas de la race des patrons, dit-il, comme s'il s'excusait.

C'est vrai. Il est de la race des gentils, des poires, de ceux qui se font toujours rouler par leur notaire, qui n'essayent jamais de gagner un tour dans une file d'attente : qui cèdent leur place dans le métro ; il est de ceux que repèrent tout de suite les faux aveugles, les copains qui copient en classe et les marchands de fleurs à la sauvette.

Il est aussi de la race des véritables aristocrates. c'est-à-dire de ceux qui savent agir contre leur intérêt. Et ce n'est pas ainsi qu'on mène une carrière.

On sait comment il quitta la France pour l'Angleterre, en 1942, sur une felouque, lui dont le cœur se serre dès qu'il ne peut plus voir tous les jours la tour Eiffel. Et c'est peut-être pour la revoir qu'il a abandonné Broadway, autant que pour rejoindre la très jolie comédienne dont il est épris depuis deux ans.

— C'est sérieux cette fois, Claude ?

— Je crois, dit-il.

Et tous ses amis le croient aussi, même ceux qui l'ont connu

Claude Dauphin joue « La Soif » au naturel.

séchant les cours de physique à Louis-le-Grand, il rejoindre, déjà, la dame de ses pensées. Il fait dire qu'il était alors sensiblement plus doué pour le dessin que pour les sciences exactes. Alors, son père s'opposant formellement à ce qu'il sortît, il apprit le métier de décorateur.

Un camarade de philo, qui est devenu son meilleur ami, et son médecin, était devenu le gendre du directeur du Théâtre yiddischi. Quand un grand acteur de Varsovie vint jouer *L'Avare*, en yiddish, à Paris, c'est Claude qui fut chargé des décors, les premiers qu'il signa.

Puis il entra à l'atelier de décors de l'Odéon et y resta huit ans. Ce fut peut-être l'époque la plus heureuse de sa vie. Il gagnait mille francs par mois, il partageait un petit studio, rue Lhomond, avec le poète Léo Ferrero, qui mourut tragiquement quelques années plus tard ; il déjeunait pour 3 fr. 75 chez le boulanger de la rue Crébillon, il dînait chez ses parents en face d'un ministre, à côté de Colette.

C'est dans le salon du faubourg Saint-Honoré que Maurice Ravel fit entendre au directeur de l'Opéra-Comique, Albert Carré, son *Heure espagnole*. Et pour rompre le silence accablant qui suivit cette première audition, Carré murmura : « Et ça dure 45 minutes ! »

Sans lien, sans charges, sans regrets, Claude prolongeait les jours clairs de l'adolescence.

De temps en temps, il jouait un petit rôle, il remplaçait un acteur souffrant, il disait : « Madame est servie », mais on ne le voyait jamais en scène les jours de générale parce que son père, critique, était dans la salle.

Un soir qu'il le croyait en voyage, il l'aperçut dans une loge. Affolé, il se maquilla en nègre pour jouer ses trois répliques sans être reconnu.

Et puis, débarbouillé, il le rejoignit à l'entracte.

— Ridicule, ton nègre... jeta Franc-Nohain.

Mais il lui permit tout de même de créer l'acte qu'il venait de donner à l'Odéon et qui s'appelait *Le Chapeau chinois*.

C'est ainsi qu'il sortit de l'anonymat et de la décoration pour devenir Claude Dauphin, situation qui ne fut jamais de tout repos.

— Etre une très grande vedette, dit-il, ça doit tout de même être assez agréable.

Bien sûr, mais pour y arriver, il faut le vouloir très fort, il faut être persuadé qu'on est quelqu'un d'important dont la réussite est importante, il faut être plein de considération pour soi-même et impoyable pour les autres.

Comment ce flâneur cultivé et sensible, pour qui seuls les plaisirs sont graves et les devoirs inférieurs aurait-il pu renoncer aux plaisirs, fuir les devoirs, écarter les amitiés, perdre le sens du ridicule ?

Alors il est devenu seulement un grand acteur de théâtre, ce qui est à lui un peu moins et un peu plus qu'une grande vedette.

Du moins s'est-il toujours bien amusé au cours d'une vie que ne ternit jamais aucune petite bassesse.

Régulièrement il reçoit des lettres anonymes

Il a beaucoup aimé sa femme. Rosine Deréan, qu'il connut en tournant avec elle *Aux urnes, citoyens*. Elle eut un fils auquel Claude a voulu donner son nom. Ils ont eu ensemble des années de bonheur qu'ils ne veulent ni l'un ni l'autre aujourd'hui où ils ont décidé de ratifier par un divorce leur séparation.

Et ils parleront toujours l'un de l'autre avec tendresse.

Si tout ceci ne constitue pas un personnage très spectaculaire, c'est que le mélange d'édution, de nonchalance et d'humour n'est guère exploité.

Il y a beaucoup de jeunes comédiennes qu'il aima pour la vie pendant six mois. Il reçoit régulièrement des lettres anonymes, les unes l'informant qu'un enfant lui ressemble... comme un fils ; les autres le blâmant de donner moins gracieusement les noms de pères présumés.

— La dernière fois que je l'ai vu, dit-il, il me ressemblait... mais dans le rôle de Cyrano.

Il serait assez content que cet enfant soit le sien s'il pouvait en être sûr. Mais il n'est pas toujour aisé de satisfaire à ce genre d'exigences.

Pendant la guerre, Claude fit le serment de ne jamais plus servir un maître qui ne serait pas pure ». C'est probablement le seul qu'il n'a pas tenu et il lui en reste une légère amertume qu'il tente en vain de noyer dans la fine à l'eau.

Pour que *Mister Roberts* soit un succès, il se donne beaucoup de mal. Parce qu'il aime la pièce — qu'Henry Fonda a fait triompher à New-York et Tyrone Power à Londres — et parce qu'il a un immense respect du public. Comme son grand-père paternel, le tonnelier de Nevers, il aime « la belle ouvrage ».

Si le spectacle est bien accueilli, il ne manquera à son bonheur présent qu'un appartement qui le délivrera de la vie d'hôtel et de restaurants.

S'il faisait mieux sa publicité, tout le monde saurait ici la place qu'il a prise à Broadway. Il raconterait, par exemple, qu'au restaurant où vont souper les gens de théâtre, le Sardi, la caricature de Claude Dow-Finn est affichée à côté de celles des plus grandes vedettes, et qu'il s'agit là d'une véritable consécration.

Mais ce sont des choses qu'il ne sait pas dire, ce qui le concerne ne lui paraissant jamais d'intérêt capital.

Toute interview le met au supplice. Il se transforme en feu follet, il parle de tout et de rien, de sa sœur Francine qui a épousé un journaliste écossais, de sa 4 CV, de Jean-Pierre Aumont qu'il aime comme un frère et de Jaboune qu'il aime davantage. Mais il essaye désespérément de ne pas parler de lui.

C'est pourquoi il n'écrira probablement pas les Mémoires qu'on lui a souvent demandés et pour lesquels il fit un jour un plan en quarante pages.

S'il s'y décide, il racontera lui-même comment et pourquoi il a été malade il y a deux ans avec Henri Bernstein, ce qui lui a coûté deux millions.

Peut-être passera-t-il aussi ses vacances aux Baléares, en 1936, avec Jean-Pierre Aumont. Le sable chaud, la mer, le soleil, le calme, les petits oiseaux, et puis soudain une pluie de bombes.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? demandèrent-ils à un pêcheur.

— C'est un petit peu de révolution...

C'était le début de la guerre civile.

Entre le monde des acteurs et celui des hommes, Claude Dauphin est un pont miraculeux, le seul qui ait le sien s'il pouvait en être sûr. Mais il n'est pas tout-

Yvan Audouard : La Huchette est petite, mais on y pense "grand"

LE théâtre de la Huchette, comme chacun sait, n'a que 77 places. Quand il fait 400 representations, cela demeure malgré tout dans les limites du tirage de luxe. Son directeur Georges Vitaly nous propose, cette semaine, « Monsieur Bob'le ». Dans le même temps que Jean-Jacques Vital nous impose « M'sieur Nanar », M. Claude Dauphin nous suggère « M. Roberts ». Mais le monsieur ne fait rien à l'affaire.

La pièce est de M. Georges Schéadé, qui exerce à Beyrouth (Liban) les fonctions de secrétaire général à l'école supérieure des lettres. Il écrit des poèmes et se mêle peu à la vie parisienne. Il jouit de l'estime de Gaëtan Picon et lâche des aphorismes à la façon de Malcom de Chazal (poète de l'île Maurice). Ce sont des références qui mènent tout droit aux « Temps modernes », à l'édition sur pur fil Lafuma, et, via Jean Paulhan, au Prix de la Pléiade. Mais rarement au théâtre. Georges Vitaly pourtant a monté la pièce de M. Schéadé. Il s'en est expliqué dans une avant-première héroïque et désinvolte.

— Ce qui me plait dans le théâtre, a-t-il déclaré en substance, ce sont les répétitions...

Ainsi procèdent les vrais artistes qui, une fois qu'ils ont eu le plaisir d'écrire un livre, se détournent des tourments qu'entraînerait sa publication. Le théâtre est un peu différent en ce sens que la dernière des répétitions s'appelle une « générale », et que le public y assiste. Désormais la pièce n'est plus seulement un plaisir pour ceux qui la jouent. Et pas forcément un plaisir pour ceux qui l'entendent.

En apparence toutefois les choses se passèrent le plus normalement du monde. M. Jacques Lemarchand (du « Figaro littéraire ») avait été place, comme il est coutume, à côté de Mlle Sylvia Monfort (du studio des Champs-Elysées). Claude Gensac, dont j'avais déjà admiré les cuisses dans « Pucelle » d'Audiberti, ne disposait que d'un strapontin mural et barrait le passage d'une jambe digne d'intérêt. Il y avait aussi M. Alexandre Arnoux (de l'Académie Goncourt), qui est un auteur-maison. Il porte des lunettes à armature de fer. Il y avait enfin M. Robert Kemp, qui négligea de laisser au vestiaire son manteau en poil de chameau, qui lui sied pourtant à ravir.

Par la suite, ce fut moins badin : on pu noter que M. Jean-Jacques Gautier n'applaudit jamais et qu'il prit des notes, ce qui fut considéré généralement comme de mauvais augure. Au premier entracte, M. Denis Marion, critique intérimaire, disparut. Ce qui fut jugé sans importance.

La scène se passait à Paola Scala, paradis terrestre des cœurs purs et du beau langage. « Monsieur Bob'le », le Gandhi bien-disant de cet éden, doit partir pour une île dont il a été nommé directeur. Il met un gibus pour le voyage et emporte avec lui ses pantoufles.

Sans « Monsieur Bob'le », Paola Scala manque de métaphysique et de métaphores. Son maître d'hôtel et son archimandrite font de leur mieux pour maintenir la syntaxe courante à un niveau digne de la N.R.F. Mais ils se sentent bien seuls.

« Monsieur Bob'le » comprend qu'il doit revenir chez lui pour qu'on continue à mettre Henri Michaux au programme du certificat d'études. Malheureusement il meurt en route, avec beaucoup de dignité, mais au sein d'un grand délire verbal. (Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'il a beaucoup prêché.)

Il est soigné par un médecin qui n'enlève pas son casque colonial pour lui prendre le pouls. Le rôle est tenu par Georges Vitaly, le directeur de la troupe, et l'un des meilleurs metteurs en scène de ce temps. Il est, comme il fallait s'y attendre, un de ces acteurs les plus exécrables qu'il soit possible d'imaginer. Il avait d'ailleurs, au deuxième acte, fait son apparition en bandit corse. De ces bandits corses comme on en voit dans certains films, tant la scène de la Huchette ne mesure que trois mètres sur quatre. En outre, il n'est pas Corse, il est plus ou moins Espagnol, et il prend cet accent presque morvandiau qu'ont prennent les anciens Russes lorsqu'ils sont sur leur quant à soi.

Quand il a disparu, on s'aperçoit que deux au moins des membres de sa troupe, Jacques Fabbri et Jacques Jouanneau, ont bien du talent. Pour ce qui est de la vedette, M. R. J. Chauffard, il est très convenable.

Mais il était tout de même malheur dans « Huis clos ». Il est vrai qu'il n'avait rien à dire.

Ce qu'il y a eu en définitive de plus drôle dans le spectacle, ce fut la discrétion des critiques à la sortie. Ils se saluaient en silence et veillaient à demeurer impassibles. Ils s'étaient ennuyés, c'est certain, mais il ne savaient pas encore s'ils devaient s'en réjouir ou s'en plaindre. Ils se demandaient s'ils devaient enterrer Schéadé, ou découvrir Baruch.

Le spectacle a néanmoins bénéficié de l'aide à la première pièce, ce qui limite les dégâts sans en alterrir la reelle poésie.

P.-S. — Personnellement j'aime beaucoup la pièce. Mais cela ne regarde que moi.

Kleber Haedens : *J'ai entendu la confession de Michel Mourre, le faux dominicain de Notre-Dame*

L'ANNEE dernière, après le **Credo** de la grand-messe de Pâques à Notre-Dame, un jeune homme travesti en Dominicain, le crâne tonsuré, montait en chaire et s'écriait : « Dieu est mort. » Le lendemain, on se répétait le nom du blasphémateur, Michel Mourre, et l'on apprenait qu'il traînait somnolemment depuis des jours aux terrasses de Saint Germain-des-Prés.

L'image des enfants de la guerre

Aussitôt une polémique éclatait dans la presse. Henri Jeanson y jetait feu et flammes et Michel Mourre ne restait pas sans défenseurs. Aujourd'hui il est clair que l'on a fait beaucoup de bruit pour une aventure à laquelle on ne comprenait pas grand-chose. Michel Mourre ment, en effet. S'expliquer en son cas, avec sincérité, dans un livre qui a les plus grandes chances de ne pas passer inaperçu.

Malgre le blasphème est une confession où l'auteur raconte les vingt-deux premières années de sa vie. On ne manquera pas de la comparer à *La Confession d'un enfant du siècle*, de Musset, et Michel Mourre lui-même suggère cette comparaison lorsqu'il écrit : « Comme beaucoup d'autres, j'éprouve les effets de cet étrange mal du siècle qui frappe l'être tout entier d'une indifférence triste à tout ce qui l'entoure. » Ainsi peut-on retrouver dans ces pages l'image des enfants de la guerre, des enfants perdus, qui passent anxieusement aux carrefours des villes et cherchent, sans rien voir, leur destin dans la nuit.

Entre 17 et 22 ans, Michel Mourre a été fonctionnaire au ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, agent électoral pour le compte du P.R.L., employé dans une compagnie d'assurances et au Comptoir National d'Escompte, engagé volontaire dans l'armée, laveur de vaisselle dans un restaurant universitaire, vendeur dans une librairie du Quartier Latin et professeur en Normandie, dans un collège de jésuites, et, parmi ces expériences de plus en plus décevantes, il a tenté la plus grave. En juin 1949, il a pris l'habit et, devenu frère Marie-Gabriel, il a cherché Dieu chez les Dominicains de Saint-Maximin. Autant d'aventures, autant d'échecs. Quand Michel Mourre s'est présenté à Notre-Dame, il avait les mains vides. Il avait tout perdu parce que, en fin de compte, il n'avait rien trouvé.

Son père, anticlérical militant et membre du parti socialiste, ne s'occupait guère de lui, sauf pour l'emmener, tout gosse, aux grands meetings du Front populaire. Sa mère, malade, était plus près de lui, mais elle le battait et lui faisait peur. Pendant les vacances, en Bretagne, elle l'emmenait sur un pont de bois qui franchissait une crevasse profonde. Elle lui montrait des diables et des fantômes qui s'agitaient dans l'eau sombre. Parfois, elle se penchait sur le gouffre et disait :

— Tu vois, Michel, c'est là que nous tombons quand meurent nos seuls ressorts trop malheureux.

A 12 ans, Michel Mourre a vu mourir sa mère. « Une toile brune et sale, dit-il, recouvrait son visage, un masque qu'elle ne changeait plus, les mouvements de son visage qui s'éteignaient peu à peu, sans se hâter, tels sont les derniers souvenirs qui me restent d'elle. » Voici l'enfant abandonné, seul avec sa grand-mère. Le père a disparu. Les Allemands entrent dans Paris.

Dès lors, toute l'histoire de Michel Mourre devient une histoire

AU moment où paraît le livre de Michel Mourre, on apprend que l'ancien élève des Dominicains de Saint-Maximin est sur le point d'épouser Mme Ariane Pathé. La fiancée de Michel Mourre, connue à Saint-Germain-des-Prés, eut avant guerre une heure de célébrité quand elle fut élue miss Russie, en 1929. Mme Ariane Pathé assure qu'elle est enchantée de pouvoir désormais signer A. Mourre.

amère et misérable. A 15 ans et demi, il est déjà las des études qu'il poursuit mollement au lycée de Sceaux-Sailly. Le monde est en flammes et il rêve d'être, lui aussi, un porteur de feu. Sans réflexion, il s'engage dans un mouvement de jeunesse de la « nouvelle Europe ». Nous sommes en 1944. Michel Mourre va déblayer les ruines après les bombardements, et ses premières actions d'homme consistent à ramasser des morts couverts de sang. Ce n'est pas l'apprentissage du bonheur que le destin lui a proposé.

A la Libération, Michel Mourre est arrêté. Bien sûr, son cas n'est pas très grave, et il sera rapidement réglé par un non-lieu. Mais Michel Mourre, à 16 ans, fait quand même deux séjours en prison. Et c'est en prison qu'il assiste à sa première messe. Jusqu'là, il n'était jamais entré dans une église. Dieu ? Il ne savait pas ce que c'était.

C'est alors que commencent les vagabondages sur le pavé et les déjeuners de pain sec. Michel Mourre cherche en même temps un métier et une foi. Il n'en peut plus de ne croire à rien et de flotter à la surface du siècle comme un bateau sans port d'attache. Il découvre une doctrine politique qui éclaire et le ranime. Un de ses camarades lui offre gracieusement les ressources de l'Eglise. Michel Mourre est saisi par un grand mouvement religieux. A 18 ans, il se fait baptiser.

Mais le mal du siècle ne l'a pas lâché. Il a peur de son époque, de ce monde fiévreux qui semble aller à la dérive et où rien ne vient nourrir les rêves de l'adolescence. Michel Mourre est entraîné au couvent parce qu'il avait la foi, sans doute, mais aussi parce qu'il avait peur du monde. Et ce monde furieux, qu'il veut fuir, en même temps le repousse et l'attire. Un jour, il assiste à l'office, dans la chapelle du couvent de Saint-Jacques, rue de la Glacière. Une jeune fille se trouve près de l'autel. Michel Mourre sort son chapelet. Il prie, il prie. Mais la jeune fille se retourne. Elle est élégante, blonde, fardée. Elle est agenouillée et sa robe laisse voir ses jambes. Michel Mourre se lance dans son chapelet. Mais, dit-il, « la jeune fille allait et se mettait sous mes paupières fermées : ses jambes se faisaient plus belles plus agiles, tout son corps souriait, ouvert, sans pudeur... » Notre futur moine risque fort d'être tenté.

Il aurait fait un moine guerrier

D'ailleurs, Michel Mourre serait rapidement devenu un moine guerrier. Il aurait voulu, comme saint Dominique, arpenter les chemins du Languedoc. Il aurait voulu voir l'Eglise troubler « la circulation des rues et des places publiques par les rassemblements de la foi », « aller partout imposer le scandale de la Croix ». Et, s'il a quitté le couvent, c'est, dit-il, « parce que je voulais être de l'Eglise militante, et qu'à Saint-Maximin il n'en semblait pas que je faisais partie de l'Eglise dormante, de l'Eglise mourante ». On a parfois l'impression que, pour lui, don Quichotte est ressuscité.

A Saint-Germain-des-Prés, Michel Mourre a connu des journées entières passées devant la même tasse de café, avec « les déçus, les aigris et les ratés ». C'est l'époque où il lit Sartre et Camus, qui lui enseignent l'ennui de vivre et l'inutilité de la mort, et qui deviennent les « tristes compagnons d'un désespoir sans fin ». Michel Mourre est à bout et, s'il va à Notre-Dame, c'est dans l'espoir fou de se libérer.

Après le « scandale », Michel Mourre est soumis à l'examen d'un psychiatre. C'est ce qui lui permet d'écrire quelques pages drôles dans un livre émouvant et simple. Le psychiatre découvre que son client porte une veste de velours. Il demande des explications. Réponse : le velours est solide, peu salissant, et puis Mourre n'a rien d'autre.

— Oui, dit le psychiatre, tout cela est très clair : paramnésie existentialiste, avec consécration vestimentaire.

On n'a pas entendu dire que le psychiatre ait été interné.

Marcel L'Herbier a bouclé son centième kilomètre de film

EN décernant le Prix Canudo à Jacques Catelain, pour son livre sur Marcel L'Herbier, le jury présidé par Jean Cocteau a voulu souligner le talent d'écrivain de l'auteur et en même temps rendre hommage à Marcel L'Herbier, qui a été l'un des plus brillants pionniers du cinéma français.

Ce prix destiné à récompenser, chaque année, l'auteur d'un livre sur le cinéma, a été fondé à la mort de Canudo, en 1928.

L'ouvrage de Jacques Catelain a pour sous-titre : « Un cinéaste révélé un cinéaste ». Et, en effet, une révélation. La vie et l'œuvre de Marcel L'Herbier y apparaissent en pleine lumière, grâce aux souvenirs et aux anecdotes. On y suit le travail ininterrompu de celui qui est aujourd'hui l'auteur de cent kilomètres de films (seize films muets et trente films parlants).

Marcel L'Herbier, qui continue à faire des films, est cité dans toutes les histoires du cinéma parmi les pionniers et les novateurs du septième art. S'il y avait une Académie française du cinéma, Marcel L'Herbier en serait sûrement.

C'est pourtant tout à fait par hasard que Marcel L'Herbier a fait du cinéma. Blessé en 1915, il fut versé en 1916 dans le Service photographique de l'armée. Il se passionna immédiatement pour le cinéma. En 1917, il produisait son premier film : *Le Torrent*. Ce fut un très grand succès parmi les spécialistes.

On lui commanda alors un second film. On lui allouait une subvention de 500 francs (or), plus 2 sous par mètre de film. Ce film, *Bouclette*, coûta 220.000 francs. Il fut immédiatement vendu en Amérique.

Le livre de Jacques Catelain est le premier d'une série intitulée « Les Grands Créateurs de films ».

Suite de notre grande enquête

LUTTEZ CONTRE LA MALADIE

par Louis Dalmas

QUAND vous lirez ceci, je serai mort depuis un an environ. J'écris quand la souffrance me le permet ; il ne me reste pas un an à vivre, je ne sais quand la mort me prendra. Je n'ai qu'à attendre, en sentant ce cancer, caché en une partie de mon corps, qui lutte pour s'emparer du reste et dont les griffes me déchirent. » Ces lignes dramatiques ont été écrites par une jeune Américaine ravissante, Lorna Doone Burks, qui pendant toute la durée de sa maladie, entre décembre 1944 et novembre 1945, a tenu, à l'hôpital Saint-Joseph de Burbank (Californie), le journal de son agonie. Ce journal a été publié en 1947 et fournit un précieux et tragique témoignage sur les progrès d'une tumeur mortelle.

Heureusement, tous les cancers ne sont pas incurables. Leur cause est encore inconnue, mais il n'est pas nécessaire de comprendre parfaitement le fonctionnement d'une maladie pour pouvoir la guérir. Le paludisme a été efficacement combattu par la quinine bien avant qu'on ait découvert dans le sang son agent infectieux : l'hématozoaire. Avec le mercure, on a souvent vaincu la syphilis avant de trouver le tréponème qui la répand.

Selon l'U.N.E.S.C.O., la médecine guérit aujourd'hui un cancer sur trois, soit 25 à 35 %. Sont considérés comme « statistiquement » guéris, les malades qui n'ont pas eu de rechute pendant cinq ans. Inutile de préciser — nous y reviendrons — que le pourcentage de guérisons dépend avant tout de la précocité du traitement.

L'histoire du cancer ressemble à un véritable roman policier. Depuis des siècles, des milliers d'enquêteurs traquent un ennemi qu'ils n'arrivent pas à saisir, mais qu'ils désarment peu à peu. Leurs aventures se déroulent dans vingt domaines différents. Ils prospectent tous les chemins, ils épuisent toutes les possibilités. L'état de leurs recherches est un puzzle dont chaque morceau a été fabriqué par une nation différente. Or on n'est pas du tout surpris impressionnant de voir que chaque morceau est par lui-même et séparément une énigme, qu'il conduit souvent à une théorie distincte, qu'il explique un aspect du cancer sans pouvoir être et il a l'ensemble. Et surtout que chaque piste — chimique, biologique, mécanique, génétique, géo-physique, par exemple — a chacune son dossier, *et ses succès*.

Le « poireau de la suie »

Dans les années 1770, un célèbre chirurgien anglais, Percival Pott nota qu'un grand nombre de ses malades portaient des tumeurs aux bourses (scrotum). Il s'aperçut en les interrogeant, qu'ils avaient été pour la plupart ramoneurs dans leur jeunesse. Frappé de cette coïncidence, Pott se livra à une étude de ce qu'on appelait le « poireau de la suie », qu'il décrivit sous le nom de « cancer des ramoneurs ». C'était la première fois qu'on trouvait une relation de cause à effet pour un cancer, en l'occurrence l'irritation d'une peau sensible par la suie.

L'observation de Pott passa inaperçue. Il fallut attendre plus d'un siècle, l'année 1915, pour apprendre que deux Japonais, Yamagiwa et Ichikawa, avaient passé des mois à frotter de goudron les oreilles de plusieurs lapins. Ils arrivèrent pour la première fois à produire ainsi artificiellement un cancer. En 1922, Passey confirma, près de 150 ans après, les travaux de Pott, en provoquant le développement du cancer avec de la suie.

Mais les pas décisifs dans cette voie devaient être faits par l'Anglais Kennaway et ses collaborateurs. Entre 1923 et 1933, ils parvinrent à isoler les éléments de la suie et du goudron qui provoquaient le cancer, autrement dit à trouver des substances dites « cancérigènes » (porteuses de cancer).

Un lait maternel qui tue

Un Américain, Peyton Rous, ouvrit, en 1919, une nouvelle perspective à la croisade anticancéreuse. Expérimentant sur des poules, il tira d'une de leurs tumeurs un filtrat qu'il injecta à une poule saine, provoquant l'apparition d'un cancer aux pattes. Ses expériences conclurent à l'existence d'un virus dans ce filtrat, responsable au moins d'une forme de tumeur maligne chez les poules.

Deux Danois, Ellerman et Bang, apportèrent alors leur contribution en répérant un virus de la leucémie chez les poulets. Or, en 1933, les Français Oberling et Guérin montrèrent des rapports étroits entre les leucémies et les sarcomes (cancer-à-dire une variété de tumeur cancéreuse), précisant qu'on pouvait dire de la leucémie qu'elle était une sorte de cancer des globules blancs du sang.